



HAL
open science

**La théorie des cognèmes et les langues romanes :
l'alternance i/a dans les microsystemes grammaticaux
de l'espagnol et de l'italien**

Didier Bottineau

► **To cite this version:**

Didier Bottineau. La théorie des cognèmes et les langues romanes: l'alternance i/a dans les microsystemes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien. *Studia Universitatis Babeş Bolyai - Studia Philologia*, 2009, LIV (3), pp.125-151. halshs-00656259

HAL Id: halshs-00656259

<https://shs.hal.science/halshs-00656259v1>

Submitted on 4 Jan 2012

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La théorie des cognèmes et les langues romanes :

L'alternance *i/a* dans les microsystèmes grammaticaux de l'espagnol et de l'italien

1. Présentation de la cognématique

La théorie des cognèmes trouve son origine dans l'observation des morphèmes grammaticaux de l'anglais (Bottineau 2002, 2003a, 2003c, 2004, 2006, 2008b). Le constat est que les alternances de marqueurs se structurent en apparence de manière cohérente en impliquant compositionnellement des éléments formateurs : le contraste *i/a* souligne l'opposition proximal / distal dans les couples *this / that*, *which / what*, les variations apophoniques verbales *swim / swam*. Le contraste *th / wh* souligne un couple anaphore (reprise d'une notion mémorisée, accessible et disponible en mémoire de travail) / cataphore (indisponibilité d'un tel souvenir) ; ce couple s'applique à divers domaines : *there* (lieu mémorisé) / *where* (lieu inconnu), *then* (moment mémorisé) / *when* (moment inconnu), *this* (déictique déterminé) / *which* (déictique indéterminé), etc. Ce type de constat n'est pas isolé, il a émergé çà et là dans la littérature angliciste (Danon-Boileau, Viel, Delmas, Lapaire & Rotgé, Cotte), indépendamment des recherches sur les structures du lexique (Tournier, Philips pour les plus récents), mais il n'a jamais conduit à une systématisation comparable à la cognématique, laquelle se relie par contre de diverses manières aux travaux de Toussaint, Rocchetti, Molho, et dernièrement Nobile. On aboutit pour l'anglais à une situation théorique un peu curieuse qui partage la réussite de la couverture et la perplexité face à sa mise en œuvre.

Pour la description, les éléments formateurs inventoriés sont multiples et permettent une large couverture des phénomènes. Un schème vocalique *u / i / a* articule une chaîne d'opérations de type projection, association, dissociation (*to*, *in*, *at* : *do*, *be*, *have* ; *look*, *see*, *watch* et d'autres). Un schème consonantique *r / s / t* articule une chaîne de repérages à caractère « cognitivement aspectuel » de type inchoation / amorçage, continuation et interception / rupture, d'où des couples présent / passé (*plays / played*), posé / présumé (*yes* : approbation immédiate, *yet* : approbation dépassée et concédée), *is / it* (identifications immédiate / acquise). *-ll* est lié à la futurité, *n* à la négativité, *m* à la figure du locuteur (auxiliaires modaux, verbes d'apparence, conjugaison de *be* : *am*). Au niveau des opérateurs, certains sont pleinement analysables : *this* met en œuvre trois processus interprétatifs, la récupération d'une occurrence mémorisée (*th-* anaphorique), l'introduction présente d'un acte d'identification et ou de nomination (*-s*), et la conjonction synchronisée des deux processus (*-i-*) ; ceci fait du déictique *this* un opérateur complexe qui orchestre trois sous-processus, un repérage, une catégorisation et un couplage. Pour *that*, on a toujours l'anaphore en *th-*, mais le processus d'identification ou de nomination est cette fois passé (*-t*, considéré comme acquis à l'instant de parole), et donc dissocié par *-a-* de l'acte d'anaphorisation *th-* : *that* présente les actes *th-* et *-t* comme non synchronisés, l'un étant posé à l'instant de parole (récupération mémorielle *th-*), l'autre étant présenté comme acquis et relevant d'un passé mental de préconstruction (*-t* de nomination).

Ce sont ces sous-processus rendus manifestes par les éléments formateurs que l'on appelle *cognèmes*. Ce choix terminologique a deux motifs. D'une part, les cognèmes se retrouvent dans des langues non liées génétiquement, aréalement ni même typologiquement, comme le basque, le japonais, le wolof : il y aurait une corrélation entre processus vocal et processus cognitif qui ne s'impose pas universellement (très loin de là) mais qui se déclare de manière sporadique et cohérente avec une fréquence suffisante pour attirer l'attention et requérir une

exploration. D'autre part, certaines de ces corrélations semblent lier les propriétés phonatoires de l'articulation et/ou les propriétés auditives de la perception à la valeur opérationnelle cognitive : pour *i*, la réduction du degré d'aperture, l'audibilité du formant aigu (indicateur d'approche par effet Doppler) et la valeur de conjonction ; pour *a*, l'inverse (aperture, formant grave, distalité). Mais de telles corrélations ne sont pas visibles partout (quel rapport entre *-ll* et le futur ?).

Il ne s'agit évidemment pas de faire n'importe quoi – comme l'ont régulièrement fait croire les détracteurs de ces propositions, non sans violence – mais d'asseoir la problématique sur un système cohérent. Compte tenu de l'infirmité au moins partielle des hypothèses de Ruhlen par les travaux de ces dernières années, nous ne compterons pas sur un spéculatif monogénéisme pour renvoyer l'origine du système à une langue mère, aussi faut-il concevoir un système de motivation souple (non déterministe) qui prédise la sporadicité cohérente observée dans le cadre d'une approche polygénétique. Et là nous excluons deux choses : d'une part, un mimétisme externe, à savoir le calque onomatopéique d'expériences sensibles perçues dans le monde matériel ; dire que le couple *i/a* symbolise universellement la proximité ou la distance exigerait une sensibilité perceptuelle et culturelle partagée, improbable et indémontrable. D'autre part, le mimétisme interne : nous ferons l'économie d'une hypothèse au coût exorbitant, l'innéisme, l'idée d'un schème conceptuel dynamique biologiquement ancré dans les structures neuronales et qui « s'exprimerait » par projections iconiques sur le contrôle de la phonation. La phonation étant « l'intermédiaire » entre le « dedans » (la cognition neuronale) et le « dehors » (le rapport perceptuel et moteur à l'environnement), on rejette les deux symbolismes envisageables, « l'objectif » (la ressemblance avec les choses du monde) et le « subjectif » (la ressemblance avec la dynamique du monde intérieur). Alors que reste-t-il ?

Les biologistes chiliens Varela et Maturana (Maturana 1978, Maturana & Varela 1980, 1987, Varela et al. 1993) ont proposé une théorie du vivant et de son devenir en termes phénoménologiques de co-détermination par l'action du sujet et de son environnement. Agir, par exemple phoner, c'est agir sur le monde, en l'occurrence affecter l'atmosphère par des ondes acoustiques, et y introduire une perturbation qui sera percevable, à la fois par soi-même (proprioception directe – tactile – et indirecte – auditive – de la phonation) et par autrui, qui m'entend phoner et que *je verrai réagir*. L'expérience réitérée d'actions vocales à effet multiples individuels et sociaux permet l'enregistrement d'un savoir, la prévision d'effets typiques, et leur intentionnalisation, prise de contrôle et détournement par exaptation, y compris au niveau moteur et organique (MacNeilage 1978, 2005, sur la coordination des organes de fonction respiratoire et alimentaire pour la fonction langagière, elle-même dépourvue d'organe réservé, indice de non-généricité). Le cognème relèverait de ce type de détournement : le contrôle moteur de l'articulation, comme la fonction de resserrement pour *i*, s'exapte, se déspecialise, cesse de ne s'appliquer qu'aux articulateurs buccaux, et élargit son spectre fonctionnel en opérant sur des réseaux de neurones vecteurs d'actions conceptuelles.

Ce réinvestissement est un devenir évolutif dont un modèle est proposé pour le lexique par la théorie sémio-génétique actuellement développée par Dennis Philips (2003, 2006, 2007), qui montre l'existence dans le lexique anglais d'une série de marqueurs submorphémiques (des combinaisons de une ou plusieurs consonnes) remontant au proto-indo-européen et dont le rapport cohérence / polysémie indique l'association d'une valeur auto-référencielle et de la construction de nouvelles valeurs par projection intra-domaine. Par exemple, le marqueur submorphémique <gn->, indicateur de mastication dans *gnaw*, *gnash one's teeth*, ou en breton *genou* « bouche » (valeur auto-désignative : le « sens du son » est l'articulation mandibulaire par lequel il est produit), engendre par transfert le marqueur <kn-> pour tout type d'articulation organique de même structure (*genou*, *knee*), puis se réapplique avec des objets

ou instruments que l'on manipule en formant une relation articulée corps / outil de même profil (*knife* « couteau », *knit* « tricoter », *knob* « poignée de porte »), puis des objets eux-mêmes reconnaissables et manipulables par cette articulation (russe *kniga* « livre »), avec l'idée que l'outil est prothétique relativement au membre : l'action est constitutive d'une continuité intérieur / extérieur et dissout les frontières en « entre-deux », en « milieu ». Ceci illustre la notion de corporéité en cognition (*embodiment*) : non pas simplement que le « cognitif » recourrait métaphoriquement et symboliquement à du « sensori-moteur » pour s'afficher, mais qu'il se construit via l'expérience de la sensori-motricité dans le monde, étant lui-même de même nature (les événements neuronaux) ; cf. Ziemke 2002.

On a donc construit un modèle de l'expérience langagière et de son effet évolutif et adaptatif sur l'humain, dans laquelle la cognématique trouve sa place (Bottineau 2008 a et b). Parler, c'est réaliser une chaîne d'actions vocales (lexique, morphèmes) dans un ordre donné, « souplesment rigide » (la syntaxe) et sous pilotage prosodique (intonation, accent, rythme). La perception produit chez l'allocutaire une cascade de réactions : récupération des notions lexicales, récupération de processus de corrélations « internes » (rapports syntaxiques), « externes » (repérages spatio-temporels dans l'environnement, modaux dans l'espace psychologique : mémoire, émotions, valeurs) et, entre les deux, intersubjectives et dialogales (articulation de consciences dont celles repérées dans l'environnement). Cette cascade de réactions aboutit à la formation d'une « image mentale », un « film », un « scénario dynamique » comme *il pleut*. Le système est à la fois mécaniste et aléatoire : mécaniste, en ce que la valeur opérationnelle des mots est censée avoir été acquise par les interlocuteurs à travers une expérience des discours suffisamment similaires dans la communauté (rôle fédérateur de l'enseignement et des normes) pour garantir l'homogénéité des processus stimulés ; et aléatoire, à la fois parce que les expériences préalables sont différentes et que le contexte psychologique de chacun au moment du rapport langagier est unique.

Et surtout, *ce scénario concerne autant le locuteur que l'allocutaire* : d'une part, parce qu'il s'entend parler ; d'autre part, parce que tout sujet humain utilise aussi le langage pour conduire par une simulation de motricité vocale intériorisée (dont l'exécution somatique est inhibée, mais dont l'effet retour perceptuel est anticipé et, de facto, vécu) *la formation de ses propres idées et leur émergence à la conscience*. On définit la parole comme *la conduite vocale de l'idéation, transitive* (pour le bénéfice d'autrui) et/ou *réflexive* (pour son bénéfice propre). Le bénéficiaire du processus, ou *idéataire*, est diversement réparti entre sujets humains selon les configurations (locuteur-penseur isolé « en boucle », interlocuteurs, etc.), et l'idéation est la chaîne de processus sémantiques caractérisables par la chaîne verbale : catégorisations du lexique (formatage des notions et des connexions réalisables) et procédures de couplage (marques grammaticale et syntaxe). On a entre autres proposé des types cognitifs contrastés en syntaxe pour les langues romanes, les langues celtiques et le basque (Bottineau 2005).

Chaque mot, en tant que segment d'action vocale susceptible d'intervenir en un ou des moments donnés de la chaîne intégrante, est un *segment d'action idéative* de portée transitive (allocution) et réflexive (bouclage méditatif), et cerner le « signifié de puissance » ou « l'invariant », ce n'est plus déterminer la « représentation » ou « saisie » que la forme symbolise comme amont cognitif chez le locuteur, mais bien, *modéliser la nature de l'effet cognitif*, l'action sémantique intentionnelle qu'elle contrôle pour soi-même et autrui, ce qui permet de contrôler par des rites corporels moteurs des actions mentales qui, de manière directe, seraient irréalisables ; ceci se nomme *cognition distribuée* : l'acte de cognition langagière mobilise non seulement le cerveau, mais aussi le corps, l'environnement et l'intersubjectivité que l'on y trouve, et le cerveau n'est plus que le « commanditaire » des opérations, pas le contrôleur omnipotent – il y retrouve son bénéfice, dont il n'a pas le

contrôle total, ni subjectivement (imprévisibilité de ce que la parole fait émerger à la conscience), ni intersubjectivement (imprévisibilité des écarts interprétatifs), ni socialement (imprévisibilité des dynamiques de concertation collaborative et émergences de valeurs et de stéréotypes en psychologie culturelle). Et cette valeur opérationnelle des segments vocaux s'acquiert par l'enfant en développement plastique dans le contexte réitéré des expériences langagières : *this* est vécu de manière récurrente dans des contextes à la fois situationnels et dialogaux en rapport avec un environnement matériel (la situation, avec toute la sémiotisation de ses contenus naturels et artefactuels), social (la conversation), émotionnel (le vécu associé à tel emploi langagier) et surtout discursif (tout mot est « expérimenté » dans un environnement verbal : tel nom avec tel article, tel verbe) – tout mot est une pièce de puzzle articulée aux corrélats verbaux et de toutes autres natures, et tout mot en tant qu'action vocale a le pouvoir opérationnel de provoquer la réminiscence du réseau de corrélations enregistré dans l'expérience (tant la prototypie situationnelle que la stéréotypie discursive). Par exemple, pour *this* anglais, la valeur opérationnelle, c'est cette corrélation occurrence / mémorisée – nomination improvisée dans une classe de situations interactionnelles dialogales et matérielles où le processus en question a été régulièrement éprouvé (approche de type exemplariste : Lavie 2003).

Ce que constate la cognématique, c'est que les grammèmes portent leur propre « notice de montage métalinguistique » : *this* pourrait certes fonctionner globalement en se disant *schtroumpf* et être inanalysable, mais de fait, ils se présente sous une forme analysable pour le linguiste, *comme si le locuteur mettait systématiquement en œuvre le détail du protocole affiché*. Dans un article récent (publication en 2009) on fait l'hypothèse qu'en acquisition le sujet réalise une analyse des corrélations analogiques submorphologiques avec un niveau de résolution croissant, jusqu'à devenir lui-même pour sa descendance un « modèle inspiré » qui livre une norme de cohérence formelle en morphologie, à reproduire par les générations suivantes récursivement ; avec un rôle crucial pour les symbolisations sémiotiques (l'écriture) et la directivité normative institutionnelle (académisation et scolarisation). Bref, la cognématique est non pas ce que l'on a au départ, mais ce vers quoi l'on tend, et si intuitivement les communautés tendent à prévaloir la détection de ces rapports, c'est en raison de l'origine sémiogénétique des corrélats et de l'adéquation vocalo-cognitive des processus moteurs.

On a vérifié cela d'une part en explorant l'expérience des analogies offertes à l'enfant par la littérature enfantine (contes etc.), et d'autre part la conscience culturelle des « idéophones » manifestée à travers le discours populaire tenu sur la question (blogs etc.). Donc, la cognématique n'est pas un phonosymbolisme déterministe, mais une inscription collective dans la structure du morphème des relais vocaux de sous-composantes dynamiques, les cognèmes, et ce rapport est diversement articulé par les sujets selon leur propre expérience et sensibilité. Cela étant, le système est suffisamment prégnant pour qu'il perdure au sein des modèles fixant les normes et l'évolution en diachronie. Cela revient à dire que la cognématique relève de « l'externalisation » des formes sémiotiques : les processus vocaux qui vectorisent les dynamiques sémantiques sont percevables dans l'environnement transitoire (oral) et stabilisé (écrit) que le sujet perçoit et par lesquels il interagit dans les deux sens avec autrui, se donnant l'expérience motrice et sensorielle multimodale de leur pratique et de leurs effets. Ainsi, il n'a pas dans son développement à réinventer la sémiogénèse intégrale par laquelle ces vocalisations sémantiques se forment : tout cognème n'est pas littéralement l'application entre réseaux de neurones de l'articulation phonatoire qui lui correspond. C'est que malgré tout les formes phoniques évoluent du fait de « l'erreur de copie analogique » d'exemplaire en exemplaire, et de la coordination communautaire de l'orientation globale de ces erreurs ; on perd de vue la littéralité du rapport forme / sens, on « compacte » les paquets

d'articulations (en particulier en anglais : assimilations, réductions vocaliques ; qui s'analysent dans le cadre de la phonologie autosegmentale de Goldsmith pour une approche non compositionnelle) ; et en apprentissage, *this* « fonctionne » comme « impacteur de réponse cognitive » sans doute bien avant que le sujet n'en opère une analyse cognémique, s'il en vient jamais à le faire. A priori la cognématique n'est pas nécessaire pour que le signe fonctionne. Si elle perdure comme systématique sémiotique externe, c'est parce que les modélisateurs vivants qui les imposent (littérateurs, enseignants) fixent des pratiques écrites (orthographe) et orales (poésie) qui la stabilisent en partie et la rendent visible, accessible à l'expérience sociale (grammaire scolaire, poésie).

On s'intéresse donc à la structure d'une norme sociale de cognition langagière stabilisée par des rites sémiotiques institutionnalisés, mais qui s'inscrivent dans une continuité analogique et exemplariste dérivé sur le long terme diachronique d'une corrélation corporéo-cognitive matérielle, du type de celle mise en lumière par la TSG de Philips. La vraie question, c'est donc celle de la confrontation de l'individu au système dans le cadre de l'expérience sociale des rapports voco-sémantiques : quelle cognématique personnelle « enacte-t-il », très précisément au sens varélien, dans son expérience sociale hétérogène de sa réalisation sémiotique matérielle par les interlocuteurs divers qu'il rencontre ? Et s'en construit-il réellement une seule, *unique* ? C'est précisément l'enjeu de l'étude de l'alternance *i/a* dans la grammaire des langues romanes.

2. L'alternance *i/a* en espagnol et en italien : établir le fait linguistique

Le constat est simple : l'espagnol et l'italien binarisent, au moyen du contraste *i/a*, des micro-systèmes grammaticaux qui, en français, se présentent sous forme unaire. *De* en français, *di/da* en italien. *Ici* en français, *aquí / acá* en espagnol, *qui / qua* en italien. *Là* en français, *lì / là* en italien, *allí / allá* en espagnol. Avec une curiosité : l'impression que le contraste *i/a* sous-tend l'opposition optimal / distal en français (*ici / là*), comme il le fait au demeurant dans de multiples langues du monde (avec une énorme bibliographie sur la question) : allemand hier / da, localisateurs spatiaux du wolof *-i / -a* (combinés à la voyelle de classification sémantique suffixée au nom), a été incorporé en espagnol et en italien par chacune des fonctions opposées (proximal / distal), lesquelles se trouvent réanalysées et déployées en doublons par mise en abîme (projection du binarisme intégrant dans chacune de ses parties). On laissera de côté la diachronie de la chose (continuité latin / langues actuelles), et on signalera simplement que ce mécanisme de « récursivité implosive » est plus marqué dans les langues polysynthétiques (inuktitut) et agglutinantes (basque) : en basque le système de la personne (locuteur, allocutaire, délocuté) a « métastasé » le délocuté, réanalysé dans les mêmes termes (ergatif, absolutif, datif) ; le contraste masculin / féminin (*k/n*) a envahi celui de la personne (1^{ère} / 2^{nde}), puis la seconde (allocutif masculin / féminin), les rapports de possession (deux génitifs, deux participes prospectifs), les degrés de l'adjectif (comparatif, superlatif) à la manière d'un *virus* (au sens informatique du terme) qui, à force de « tourner », finit par affecter toutes les parties et sous-parties du système (cf. la propagation transcatégorielle des marqueurs décrite au sujet du wolof par Stéphane Robert dans le cadre de la grammaire fractale). L'idée même d'une analyse binaire par un sous-système n'a pas fait son chemin : nombreuses sont les présentations qui, face à l'incohérence sémantique apparente des prépositions, renoncent jusqu'à les comparer et même regrouper *di* et *da* (comme Barou-Lachkar 2005, 129-136).

Constituons le fait linguistique. Un linguiste naïf, non informé de la variation dialectale, risque de construire un panorama contrefactuel selon lequel l'alternance *i/a* est omniprésente et sémantiquement prégnante – telle est l'illusion qui émerge de la liste donnée il y a un

paragraphe. En fait, le linguiste agissant ainsi se piège lui-même : il interprète le système en fonction de la projection sémiotique externe qu'il a lui-même forgée, se condamnant inconsciemment à interpréter le tout à l'aune des contraintes qu'il a lui-mêmes introduites. Si la cognématique prétend à une réalité cognitive, elle ne peut se construire que dans le cadre d'une appréhension qu'en ont les sujets dans leur expérience vivante. Ceci requerrait un monumental travail sur corpus encore en projet, le modèle n'en étant qu'à ses balbutiements. En attendant, on dispose d'indices qui, pour parcellaires qu'ils sont, s'avèrent révélateurs.

D'une part, tous les dialectes ne sont pas égaux. Certaines variétés de l'italien du nord n'utilisent que *qui*, et au sud, que *qua* pour « ici » ; les communautés concernées évitent d'ailleurs soigneusement de s'auto-identifier à d'autres en permutant les usages : pas question pour un Florentin de parler comme un Napolitain. Pour d'autres locuteurs, les deux seraient interchangeables, du moins selon la conscience métalinguistique qu'ils en expriment. Pour d'autres encore, ils sont différents. La coexistence de systèmes distincts est en soi un problème qui dans l'expérience mène à des malentendus, voire des conflits et négociations, ce qui amène une inévitable conscience populaire diffuse de la différentialité et relativité des systèmes. En voici une illustration, trouvée sur un forum, et chargée d'émotion :

(1)

ADRIANA

Carissimi foreri,

Ieri ho detto: "che caldo fa qua" e subito mi hanno fatto la correzione: "che caldo fa qui" -

Qual è la differenza tra uno e l'altro?

SAUL

Chi ti ha corretto? Per me "Che caldo fa qua!" va benissimo! Esattamente come "che caldo fa qui". Assolutamente intercambiabili. Vieni qui/qua, Sono qui/qua. Qui/Qua dentro si muore di caldo. Adriana, andava benissimo la tua frase, secondo me.

ADRIANA

Erano due professoressa al bar dell'università, io non ho saputo cosa dire, dopo hanno aggiunto: "sì, qui fa caldo perché in aula...", ma io a questo punto tremavo come una foglia, e non ho potuto dire nulla. Ora sono molto più tranquilla, anzi penso di oggi domandare o chiedere una spiegazione... Grazie mille, Adriana

La suite des échanges alimente le débat : selon Frenko, les professeurs nordistes auront rejeté un *qua* qu'ils rattachent sociolinguistiquement au sud. De son côté, Adriana ne souscrit pas à l'indifférenciation sémantique défendue par Saul, et répond qu'elle n'est pas du sud, et qu'elle a employé *qua* parce que *freddo* concernait l'ensemble du local et non le coin de pièce où elle se trouvait, près d'un radiateur qui ne chauffait pas. Le fait linguistique est relatif aux couplages interlocutifs considérés : l'existence même de l'alternance est en jeu (nordistes vs sudistes) et, quand elle existe, son interprétation (neutralisation sémantique vs discriminations divergentes). A l'évidence, il est hors de question de généraliser une interprétation unique du couple *i/a*, quand bien même il existerait partout. Par contre, et tout de même, *la question même est populaire*. Voici des discussions concernant *lì* et *là* en italien :

(2)

- La differenza tra lì e là va oltre la mera distanza. Se io chiamo mia mamma al telefono posso dirle "chi c'è lì?", anche se sono a 1000 km di distanza da lei. E facendo così le chiedo che persone si trovano più o meno vicino a lei. Se le dicessi "mamma chi c'è là?" suppongo che le persone di cui parlo siano lontane anche da mia mamma. Se mi venisse incontro una persona con un serpente in mano gli direi "Ah! Cos'hai lì!" Se gli dicessi "cos'hai là?" potrebbe guardarsi intorno.

- Di norma dovrebbe essere così, ma nel parlato, si usa *lì/là* intercambiandoli indistintamente nelle varie frasi. Io, per rifarmi al tuo esempio, dico a mia madre sia "chi c'è *lì*?" sia "chi c'è *là*?" e, nel caso di quest'ultima, mia madre non si guarderebbe attorno, ma capirebbe che io voglio sapere chi c'è in quella, che so, stanza.

- Beh, io no, e nemmeno mia mamma si guarderebbe attorno se è una cosa ovvia però le suonerebbe strano all'orecchio. E se sei a due metri davanti a tua mamma, lei ti guarda e ha qualcosa tra le mani, le dici "cos'hai *là*?". E se vedi un bel tipo passare ad una considerevole distanza, non dici all'amica che hai di fianco facendole un cenno "Ehi guarda *là* che figo!"? Se ti passa quasi davanti al naso non dirai invece senza che ti senta "guarda *lì* che figo!"? E se ti si presenta davanti lo conosci e vuoi scherzare con lui rivolgendogli la parola dirai invece "guarda qui/qua che bel figo!". Dire che *lì/là* si intercambiano indistintamente mi pare una semplificazione che non rispecchia la realtà. Se non ti ritrovi in nessuno degli esempi sopra e nel precedente post allora vuol dire che parliamo (e sentiamo parlare) proprio due lingue diverse... C'è di peggio nella vita.

Ce long échange fait apparaître (i) que ces locuteurs ne réduisent pas le contraste vocalique à une neutralisation sémantique, (ii) que les nuances sont complexes et dépassent la simple mesure de la distance spatiale, elles impliquent les associations et dissociations interlocutives relativement au délocuté, et (iii) la diversité des systèmes ne compromet pas la cognématique en soi : les locuteurs la gèrent, ils en parlent et vivent avec ; tout italien est, en fonction de son expérience (village sicilien isolé ou métropole industrielle), plus ou moins polyglotte dans sa propre langue. C'est relativement vrai aussi en espagnol, tant pour les déictiques que pour d'autres systèmes (temps du passé simple et composé, formes du subjonctif), mais avec une distribution géographique plus cloisonnée avec le démembrement de l'empire (homogénéisation relative de pratiques hispano-américaines en regard de la diversité ibérique). On va donc proposer un *système relatif* qui est l'une de l'interprétations vers lesquelles peut tendre un locuteur si son expérience l'y conduit, et cette interprétation peut, pour ce locuteur, cohabiter avec d'autres, sous des hiérarchisations différenciées (en termes d'identification communautaire, de fréquences, de situation d'usage, d'affect, de sélection interlocutive et pragmatique, etc.) ; et ce système relatif peut constituer l'une des bases interprétatives de la conversation entre plusieurs personnes, sachant que ses éléments peuvent (en totalité ou en partie) être pratiqués par les uns mais pas les autres, avec les différenciations dénotatives et connotatives que cela suppose et illustrés *supra*.

3. Le contraste *i/a* : de la multimodalité sensori-motrice à la cognition

L'italien, contrairement à l'espagnol, a binarisé la préposition *de* par l'analyseur *i/a*. Les phonèmes /i/ et /a/ font l'objet d'une expérience sensori-motrice multimodale pour les locuteurs. D'une part, ils requièrent le contrôle d'un geste de fermeture pour *i* (réduction de l'écart langue / palais) et d'ouverture pour *a* (accroissement de l'écart langue / palais et abaissement conjoint de la mâchoire inférieure, mouvement qui crée l'espace de variation du degré d'aperture). Si la sémiogénèse dérive une valeur cognitive du processus moteur, il s'agira du contraste association (*i*) / dissociation (*a*), du couple contact / séparation, conjonction / disjonction, éventuellement proximité / distance (du point de vue résultatif, postérieur aux processus dynamiques).

Par ailleurs, le contraste *i/a* est aussi une expérience auditive. *i* est aigu (par le formant perceptible) et sera susceptible de rappeler « phonosymboliquement » les sons aigus émis par les êtres de petite taille, étant entendu qu'il s'agit en fait d'un processus auto-désignatif fondé sur la différenciation des voies masculines et féminines (cf. en breton *diou* « deux » au féminin) et *a* grave, corréléable aux voix de source plus massives (*daou* « deux » masculin). Et

pour la même raison, dans un espace confiné formant une chambre d'écho, *a* produit une réverbération harmonique tangible, contrairement à *i*. Pour l'anecdote, dans une caverne remplie de touristes qui testaient l'écho en émettant de *a*, des *o* et des *u*, j'ai été le seul à tenter un *i* pour « voir », n'obtenant évidemment aucun résultat, et feignant de croire à la « panne d'écho » qui tombait spécialement sur moi. Ceci a provoqué le rire de tous, y compris les japonais présents qui ne comprenaient ni ma langue ni mon propos. C'est que cette connaissance de la réactivité environnementale à la voix humaine est une contrainte physique naturelle universellement partagée, non pas comme savoir théorique formulé verbalement, mais comme pratique quotidienne intuitive par l'action langagière ; l'échec de la tentative était prévisible, et ma duplicité détectable quelle que soit la langue et culture de référence.

On a donc ici une autre propriété du couple *i/a*, à savoir que *a* peut susciter comme réponse environnementale le renvoi d'une enveloppe phonique en retour à l'expéditeur, chose dont *i* est a priori incapable, surtout si on le contraste relativement à *a*. Il faut donc, pour cerner les bases expérientielles de la cognémisation de *i/a*, inventorier l'ensemble des propriétés sensori-motrices pertinentes, et non se focaliser sur une seule d'entre elles, et les appréhender de manière distribuée sur le corps (conditions de production et de perception) et l'environnement (réactivité extérieure à la voix humaine). Ceci est d'autant plus important que cet environnement, justement, contient *les autres*, l'allocutaire et autrui en général, et que cette réactivité harmonique peut être sémiotisée en rapport *moi / autrui – a*: le monde me répond / est avec moi, *i* : le monde ne me répond pas, je suis seul. On peut donc choisir un phonème à harmonique haute, *i*, sur la longueur d'onde duquel le monde n'est pas, est un phonème à harmonique basse, *a*, sur la longueur d'onde duquel se trouve le monde physique, dont le monde humain.

En somme, la base expérientielle de la cognémisation du rapport *i/a*, c'est pour une part, et sous réserve de trouver d'autres éléments pertinents dans l'avenir, cette « trinité » : pour le contrôle moteur, le contraste fermeture / ouverture ; pour l'audition, le contraste aigu / grave ; pour la réponse harmonique, le contraste 0/1 (pas de réponse / réponse, de l'environnement et d'autrui). Cette « trinité » forme le couplage sensori-moteur multimodal qui caractérise la paire phonémique aux différents niveaux phénoménologiques de son expérience (production, proprioception, perception) distribués sur le sujet, la frontière et l'environnement. On se pose donc la question de savoir si, dans les microsystèmes considérés (*di / da* etc.) la pratique de ce complexe multimodal motive des systèmes d'interprétation de la valeur sémiotique des alternances morpho-sémantiques, des *cognèmes*, en n'oubliant pas l'hétérogénéité des distributions, des possibles interprétatifs, et de la multiplication des herméneutiques chez un sujet donné par l'expérience de la dialectalité.

4. *Di et da* en italien

Selon les grammaires (exemples de Dardano & Trifone 1985 / 1999 ; Moretti 2005/2008), *di* exprime à peu près n'importe quel type de rapport concret ou abstrait, alors que *da* présente une valeur centrale de « provenance » (*Vengo da Milano*) d'où l'on peut dériver métaphoriquement l'origine temporelle (*da molti anni*), la cause (*Piangeva dalla gioia*), le moyen (*Judico le persone dai fatti, non dalle chiacchiere*), l'agent au passif (*La barca fu travolta dalle onde*). Mais ça se complique avec des valeurs difficilement dérivables sans acrobatie, comme le but (*carte da gioco*), qui à la limite est un motif psychologique plus qu'une cible (donc une cause intentionnelle) ; la substitution : *Lo farò da me* ; la conséquence : *una fame da morire*. Et cela devient intenable lorsqu'on trouve des valeurs contradictoires : *da* comme destinatif (*Arrivo subito da te*), vs *di* comme ablatif *Esco di casa presto* ; *di città in città, di male in peggio*. *Di* est aussi allatif (en concurrence avec *a*) :

Passiamo di qui, Vado di qua ; enfin certaines autres valeurs sont « doublonnées » par *a* et *da* : la qualification de propriété *una villa a due pianni, un uomo dal cuore d'oro* ; ou par *di* et *da*, comme la cause (indéterminée / déterminée) : *Piangeva di gioia / dalla gioia*. On a le sentiment partagé qu'il émerge une cohérence liée à la provenance pour *da*, mais que certains emplois contreviennent radicalement à cette tendance. Moretti (2005, p.367-9) fait allusion aux covariations verbe / préposition pour une notion partagée comme *di/da* de provenance (*essere di, venire da* – origine stable et qualifiante pour *di*, transitoire et non qualifiante pour *da*) et article / préposition (*uscire di / dalla strada*), avec parfois ambiguïté de sens pour *da* (ablatif ou allatif) et variation régionale de sens et d'usage.

A l'évidence une sémantique descriptive référentialiste est mise en défaut. Elle part du préjugé erroné que « le discours décrit le monde » et que les relations entre unités de discours seraient la mise en scène mimétique de rapports objectifs matériels et concrets ou métaphoriques et abstraits, et elle justifie ses analyses par des glissements latéraux : dans *Arrivo da te c'est arrivo* qui pose un mouvement ciblé, *te* étant à l'évidence l'instantiation de la cible, et rien ne justifie que l'on attende de *da* une valeur de congruence, ou de redondance, relative au verbe ; ce n'est pas parce que la préposition complète un verbe de mouvement qu'elle doit sémantiquement compléter ce mouvement, surtout si celui-ci est prédéterminé. Par contre, les faits de co-variation permettent d'envisager l'alternance comme la marque de *la nature du rapport à construire entre le terme gauche (généralement un verbe) et le terme droit (complément de la préposition)* – sous cet angle *di* ou *da* ne sont pas essentiellement différents de particules japonaises comme *wa* ou *ga*, dans leurs domaines sémantiques respectifs - d'où la problématique de l'interprétation comme processus idéatif distribué et la nécessité de pondérer par « triangulation phénoménologique » le « casting » interlocutif des prises en charges assumées par le locuteur, et la nécessité de caractériser l'opération en question *et son effet sur le devenir sémantique des entités source et cible concernées par la connexion* (Cadiot & Visetti 2001, Bottineau 2007b) en terme de disjonction / coalescence, transition / stabilisation entre autres.

Dans notre système d'analyse, chaque opérateur, comme *di*, marque la conduite vocale de l'idéation par l'idéataire, locutif (soi-même pour la pensée réflexive) et/ou allocutif (autrui pour la communication vocalisée) : il faut définir la nature de l'opération sémantique réalisée dans la dynamique de la construction du sens ; et, si on soupçonne une submorphologie cognématique de s'afficher, de tenter de construire cette valeur analytiquement. Pour *di* et *da*, on reconnaît une constante, *d-*, et une variable, *i/a*.

Du côté de la constante, *-t-* est dans les romanes et germaniques une consonne liée au passé et à l'accompli (latin *-at-*, anglais *-ed*, allemand *-te*) appliqué au repérage relatif à un procès (aspect) ou absolu au présent (temps) selon les systèmes (les langues germaniques font les deux). Pour les rapports de possession, on observe un enchaînement de préconstructions successives : *mihi est liber* « le livre est à moi » (cf. *un livre à moi*), une opération d'attribution orientée prospectivement vers le futur ; *habeo librum* « j'ai un livre », une relation de possession centrée sur le présent. La préconstruction est soulignée par une première inversion. En français, on observe une seconde inversion : *Jean a un livre* (avec isomorphie *a / à*), *le livre de Jean*, second niveau de préconstruction du rapport, seconde inversion, qui permet d'enchâsser l'ensemble dans l'une des parties du rapport initial, le groupe nominal (cf. le mécanisme d'enchâssement implusif en basque). En anglais, on peut aller plus loin dans la chaîne de préconstruction avec le génitif *'s*, une nouvelle inversion, qui fait du rapport un présupposé et permet de créer des génitifs génériques pour l'expression des classes (*woman's magazine* « magazine féminin »). Le système est cyclique (Bottineau 2007b pour l'anglais), il semble mettre en œuvre la sinusoïde postulée par Toussaint. On pose donc que *d-* préconstruit un rapport présenté comme accompli (ce qui selon Toussaint est motivé

par la position coronale du point d'articulation : en sortie d'espace articulatoire, en limite aspectuelle finale de l'appareil phonatoire, en seuil de rupture) ; consonne tardive – et non d'avant – si l'on considère non pas la position de l'observateur extérieur, mais la dynamique du processus phonatoire. En anglais encore, cette valeur d'accompli est corroborée par un emploi de *-ed*, qui fige une corrélation entité / propriété complexe prédiquée : *a blue-eyed woman, una mujer de los ojos azules, una ragazza dagli occhi azzurri*.

Du côté de la variable, *i* vocalise une action de jonction, *a* un rapport de disjonction ; *i* neutralise un couple en une unité soudée, *a* analyse une unité préalable en couple. Est-ce un hasard si l'élision est possible, voire souhaitable dans certains cas (officiellement, pour des raisons phonétiques) pour *di* (Magni 1986, 88), mais rare pour *da* ? Et selon la cognématique, ces opérations s'appliquent non pas à l'observation des correspondances symboliquement trouvées dans le monde (conception cognitiviste du langage comme manipulation computationnelle de symboles), mais directement aux autres segments vocaux de part et d'autre de la préposition, lesquels activent eux-mêmes d'autres corrélations sémantiques : c'est au niveau notionnel que joue l'action vocale / cognématique. On dira donc que *di* préconstruit un rapport de jonction et *da* un rapport de disjonction entre les entités sémantiques articulées. Ceci revient à créer un rapport osmotique et une relation de coalescence avec *di*, opposable à une relation antagonique et dialogique avec *da*. Concrètement :

- *vino di Sicilia* : la Sicile n'est pas présentée comme l'origine mais comme une propriété consubstancielle qui caractérise ce vin positivement et distinctivement par rapport à tout autre. *Vino da Sicilia* n'est pas pertinent.

- *Sono di / vengo da Sicilia* : en principe on dit *sono Siciliano* (classification régionale) mais les émigrants Italo-américains tendent à utiliser *di* pour souligner la provenance comme processus classificatoire stabilisé, alors que *da* ne souligne que la divergence transitoire par le mouvement ponctuel en se détournant de la question de la caractérisation. Les covariations verbe / préposition sont bien plus variables que ne le disent les grammaires.

(3)

Gianfranco Inghima ha partito Sicilia con la sua famiglia perche e' stato il crollo. Uno ragione per partire era la mancanza di lavoro, ma molto importante era andare via di un "mondo arretrato". La situazione economia non era forza. Secondo me, e' difficile per fare questa decisione perche' non sono di Sicilia e non ho un collegamento con la citta'. Ma de la situazione e' stato troppo difficile, sarebbe emigrato.

(4)

La gente nel Lungo Viaggio sono sul viaggio nella barca per America e le vite liberano dall'oppressione. Le persone sono da Sicilia e prenderono un passaggio clandestino con un uomo si chiama Melfa. Sono stati sperare che le sue famiglie in America potrebbero aiutare i viaggiatori. Era un po' caro per la genta, e molte persone dovevano vendere il loro cose per i soldi. Nel caso della gente furba, molte speravano fregare gli usurai.

(5)

Ciao Tutti. Mi chiamo Antonella. Io sono Siciliana. I miei genitori sono di Sicilia. Ma io non parlo italiano molto bene, ma capisco tutto. Io adoro bmw, la macchina e bellissima!

(6)

Sono nato qui, però, i miei genitori sono da Sicilia. Vorrei migliorare il mio italiano.

- *una gonna a pieghe / una ragazza dagli occhie azzurri*: le locuteur oriente l'idéataire de l'objet-cadre (*gonna*) vers une propriété saillante, une partie (*pieghe*) qui le caractérise sélectivement et le disjoint par extraction de la catégorie générale. Et quand la propriété ciblée est elle-même un couple prédicatif (*avoir les yeux bleus*), l'italien, comme l'anglais et l'espagnol, enchâsse le rapport en le préconstruisant : *una dagli occhi azzurri* ; cette dimension anaphorique est corroborée par la covariation des déterminants. Et donc en effet, ce *da* n'est pas ablatif, mais destinatif : il préconstruit une cible mémorisée, enregistrée, « acquise » (y compris au sens militaire du terme). Il s'agit d'un report conceptuel de *da* directif (*arrivo da te*) qui préconstruit la destination associée à un verbe de mouvement perfectif et télique muni d'une destination programmée, ou de localisation du même ordre (*ti aspetto dall avvocato*). La même analyse s'applique pour la conséquence, contextuellement déterminée par la nature même de la « cause » (*una fame da morire* – la faim, par définition, peut tuer), pour la finalité, liée aux propriétés culturelle de l'objet (*un libro da leggere*), même indéterminé (*cosa da bere* : forcément une boisson). Cette valeur anaphorique suppose un accord interlocutif sur la relation, qui se vérifie avec la subordination : *di* s'utilise pour marquer le point de vue subjectif et oppositif du locuteur relativement à l'allocutaire (*mi sembra di, sono sicuro di, vi prego di*) alors que *da* suppose un accord préalable (*una fame da morire*) ; dans le cadre de la théorie des relations interlocutives de Douay et Roulland (Douay 2000) ceci ferait du système *di / da* une instantiation des configurations 1 et 2 (anticipation de la réception sémantique de la relation en termes d'opposition ou de consensus interlocutif).

- *piangeva di gioia / dalla gioia* : *d-* préconstruit le rapport (pleurer de joie est typique), et pour *ia* tout se joue au niveau de la détermination. Sous zéro, il s'agit d'une classe de situations invoquées par le locuteur, avec identification symbolique pleur / joie. Par contraste, *piangeva dalla gioia* analyse la situation : face au pleur observé le locuteur interprète une cause, la joie ; entre les deux chose se crée un rapport d'antagonisme. On distingue deux niveaux de construction, l'improvisation du couple antagonique dans une situation occurrence (*dalla gioia*) et, sur cette base, la construction d'une classe récurrente (*di gioia*), où symptôme et diagnostic sont fusionnés. Pour la classe, le pleur est l'indicateur de la joie par principe ; pour l'occurrence, le rapport relève d'une interprétation du vis-à-vis.

Pour conclure sur *di* et *da*, l'essentiel des valeurs, co-déterminées en contexte par l'interaction aux autres termes (verbes de mouvements) et situations discursives (prosodie...) exploite la valeur associative de *i* et dissociative de *a*. Toutefois, la portée interlocutive du contraste, elle, s'appuie sur la portée environnementale de l'oppositon : la forme non harmonique *di* fait prendre en charge la relation par un locuteur défini dans sa singularité oppositive (modalité), alors que la forme harmonique en *da* inclut le partage allocutif des sources de validation sémantique et relève d'une approche constructiviste de l'énonciation. Ce point, marginal pour la sémantique relationnelle abstraite de *di* et *da*, sera plus saillant pour les déictiques spatiaux.

5. Adverbes locatifs proximaux : *aquí / acá* en espagnol, *qui / qua* en italien

En italien on observe une cline aréale assez nette entre les régions pratiquant exclusivement *qui* (nord) ou *qua* (sud – cf. la grammaire du dialecte sicilien de Pitré & Wentrup, qui ne donne que *ccà* pour *qui/qua* ; vs *ddà*) et celles où l'alternance joue avec un potentiel de contrastivité sémantique (quoi qu'en pensent les locuteurs qui s'interrogent sur la question), mais la question de l'aréalité se double de celle des sociolectes (on peut alterner *qui* et *qua* dans un langage non impliqué émotionnellement, mais se recentrer sur *qua* en contexte familial où les rapports langagiers sont colorés par le tissu affectif), celle de la différence entre langue ou dialecte régional (comme le napolitain) et variante régionale de l'italien (l'italien de Naples), et celle de la perception réciproque de la contamination également

réci-proque de ces critères (par exemple la perception par un Friou-lan de l'italien régional napolitain comme é-mo-tion-nel-le-ment marqué et engagé alors même que pour le napolitain les usages et prosodies peuvent constituer la norme) ; on ne démêle pas toujours ce qui relève des modalités (inter)subjectives d'un dialogue donné et des modalités culturelles de référence pour le groupe inté-grant. L'espagnol pose des difficultés comparables, avec peut-être moins de complexité pour des raisons géographiques et historiques, mais en re-nan-t compte de la diver-gence hispano-améri-caine. Le paradoxe est donc qu'un exemple, quel qu'il soit, est toujours interprétable par un auditeur ou lecteur dans les termes de son propre système, sauf s'il a clairement identifié le système du locuteur adverse, ce qui en exige une bonne connaissance. Prenons l'exemple :

(7)

“Ven aquí hoy tu vas a saber lo mucho que te quiero, ven aquí siéntate junto a mí que te quiero contar de un amor al que no puedes ver, un amor tan inmenso que lo llevo por dentro no se puede medir y crece siempre mas, ven aquí que no puede existir quien pueda amarte tanto.

Si ce locuteur pratique l'alternance *aquí / acá*, (et on l'ignore pour cet exemple), alors *aquí* peut légitimement être interprété soit en termes de proximité maximale (*junto a mí*), soit en termes d'association interlocutive (on précisera cela). Dans le cas contraire on aurait « tort » de prêter cette motivation au locuteur (je n'ai pas dit « intention », ces pratiques sont intuitives et largement inconscientes, sauf à être mises en exergue par un discours métalinguistique du type blog, généralement occasionné par le besoin de résoudre des problèmes d'incompréhension, de constat de décalage) ; et le contexte peut jouer un rôle fallacieux et ne prévient pas le risque de circularité (*junto a mí* ne confirme la valeur ultra-proximale de *aquí* que si le locuteur la pratique, sans compter que la valeur corroborative du contexte est un principe discutable en lui-même). Quant à l'allocutaire / interprétant, ou le lecteur, il conserve cette latitude interprétative liée à l'interaction entre ses pratiques personnelles et sa sensibilité à celles de l'autre, et si en la matière il réalise une pondération univoque (interpréter soit en fonction de lui-même, soit en fonction de l'autre qu'il connaît bien), il aboutira à un effet de monosémie radicale, occultant totalement la polysémie potentielle ; la détection de polysémie (et la nécessité de réaliser des hypothèses interprétatives) n'émerge que s'il y a constat de désaccord entre les pratiques locutives et les pratiques interprétatives canoniques (par exemple une alternance marquée *aquí / acá* lue par un lecteur qui n'en pratiquerait qu'un, ou alternerait différemment).

Ce principe de covariation interlocutive et polyglossique étant posé, imaginons que nous linguistes soyons capables de détecter le système de travail du locuteur reconstruit par notre lecture, et donc que nous soyons aussi capables d'ajuster notre système d'interprétation aux motivations du locuteur reconstruit – c'est exactement ce raccourci que prend toute grammaire lorsqu'elle propose des valeurs sémiotiques pour l'alternance, et ce faisant elle fixe en réalité une norme tendancielle et convergente. L'alternance *aquí / acá* articule plusieurs critères :

(i) une scalarisation du géocentre *hic* en termes de rayon restreint ou étendu relativement au locuteur. *Aquí* signifierait « ici exactement » et *acá*, « ici à peu près ». *Junto a mí* soulignerait cette valeur, mais *acá* est fréquemment utilisé avec un geste de pointage déictique soulignant la précision du géocentre ciblé ; les exemples qui contre-indiquent cette interprétation sont nombreux.

(ii) une distribution de la spécification du géocentre selon l'échelle temporelle de la conscience : *aquí* est cataphorique et pose un géocentre précédemment indéfini, il est « amémorial » dans le système guillaumien et « rhématique » dans la théorie des phases

d'Adamczewski ; *acá* est anaphorique et présuppose un centre prédéfini et supposé connu dont il réalise le rappel : « mémoriel » en psychomécanique, « thématique » en grammaire métao-pérationnelle. Et en effet, certains locuteurs diront à un enfant *ven aquí* pour l'inviter à se positionner au géocentre, puis s'énerveront en formulant *ven acá* si l'intéressé n'obtempère pas ; la pratique courante est d'ailleurs d'esquiver la première étape, heuristique, et de passer directement à la seconde, herméneutique, laissant entendre qu'il n'y aura pas de répétition et que l'exigence de résultat est immédiate, et présupposant que l'enfant va, de toutes façons, désobéir. Le choix de la forme thématique est une simulation d'anaphore, une supputation de conflit inévitable, un geste « d'auto-défense préventive ».

(iii) ce glissement de l'espace perceptuel (point (i)) au temps psychologique (point (ii)) nous place mécaniquement et à nouveau sur le terrain de l'intersubjectivité : d'un point de vue spatial, restreindre le géocentre au locuteur (*aquí*), c'est en exclure l'allocutaire, et faire du géocentre un point de vue oppositif et distinctif qui met en exergue la différence, éventuellement en envisageant de la réduire dans le cadre d'une négociation. Corollairement, *acá*, en élargissant le géocentre, ouvre la possibilité d'inclusions relatives au locuteur, et en premier lieu celle de l'allocutaire : *acá* est le géocentre interlocutivement partagé et relativement auquel le locuteur présuppose, suppute ou simule un accord préalable, projetant la question de l'anaphore sur celle des écarts intersubjectifs – mis en exergue par *aquí*, neutralisés par *acá*.

Dans l'exemple supra, si le locuteur alterne *aquí* / *acá*, alors *ven aquí junto a mí* est une démarche d'accompagnement diplomatique : dans la situation, le locuteur se pose seul comme repère géocentrique et invite l'allocutaire à s'y associer. Dans le cadre de la théorie des relations interlocutives de Douay et Roulland, *aquí* relèverait de la « configuration 1 » : un formatage de la réception interprétative qui, de manière générale, stipule que la définition sémantique est partagée entre un allocutaire contrasté, aux points de vues disjoints, qualitativement distincts ; les « *aquí* » interlocutifs ne sont pas les mêmes, et le « *acá* » à concerter n'est pas obtenu, ce qui fait de *aquí* un inaccompli constructiviste de la formation du géocentre interlocutif, et cette structure est dite associative en ce qu'elle annonce la prise en compte d'un point de vue interlocutif distinct. *Acá*, par contraste, saisit comme un accompli cette coordination interlocution / géocentre et permet au locuteur de décider seul de ce qu'il suppute être l'accord interlocutif relatif au géocentre ; *acá* est dissociatif en ce que l'allocutaire n'est plus associé à cette décision. Dans l'exemple suivant :

(8)

Ven acá, no me hagas correr... ¡no me hagas que vaya detrás de tí!

Acá pose pour cible de l'injonction impérative un géocentre censé jouir de l'adhésion interlocutive, dans le (vain) espoir de neutraliser l'altérité des points de vues, prévenir l'altérité des actions (*no me hagas correr* etc) et coordonner la dynamique de groupe, avec un curieux mélange d'abus de pouvoir métalinguistique parental et de chantage affectif porteur d'un aveu d'impuissance (pour ces nuances reconstruites il faudrait disposer des inflexions prosodiques, mimiques, kinésiques, constater de visu la corpulence de la mère, etc.).

L'opposition *aquí* / *acá* met en jeu l'ensemble de la couplage multimodal de l'expérience motrice, proprioceptive et perceptuelle :

- proprioception tactile du geste articulatoire par les capteurs nerveux répartis dans la cavité buccale (langue, palais principalement) : le geste de fermeture (*i*) guide la contraction spatiale du géocentre et sa restriction au locuteur, et le geste d'ouverture (*a*) oriente la dilatation spatiale du géocentre et ouvre le potentiel d'inclusion hétéro-locutive ;

- rétro-perception auditive des formants respectifs : *i*, caractérisant les mobiles sonores afférents dans l'espace par effet Doppler, motive la détection de l'incidence temporelle issue de l'avenir et détermine la portée cataphorique / prospective (effet d'annonce de la définition du géocentre et ouverture de négociations interlocutives) ; *a*, caractérisant les mobiles sonores spatialement efférents par effet Doppler, vectorise la détection de la décadence temporelle et détermine la portée anaphorique / rétrospective (supputation de préaccord relatif à un géocentre déjà repéré et défini, éventuellement déjà mentionné en contexte ; effet de redite).
- perception auditive de la réponse environnementale harmonique en environnement confiné (chambre d'écho) : *i* est caractérisé par l'impossibilité de réponse extérieure coordonnée, alors que *a* est caractérisé par la possibilité d'une telle réponse. Ceci fait que *i* motive une prise de position locutive qui n'engage que le locuteur, alors que *a* incorpore le retour environnemental où se définit l'existence de l'allocutaire, a inclut cette réponse de tu et fait du point de vue exprimé par *je* celui de *nous*.

Ainsi l'ensemble du spectre sémantique du contraste se construit-il sur l'ensemble du spectre de l'expérience multimodale des vocalisations. D'autre part, ce spectre sémantique réalise l'interconnexion phénoménologique entre la construction psychologique de l'espace (géocentre restreint au soi / élargi à l'autre), la psychologie du déroulement temporel (prospéction / rétrospection psychologique : inférences et présupposés), la psychologie de l'intersubjectivité (transition dialogale de l'égo-centrage à l'altruisme). Il n'y a ni espace objectif, ni temps objectif, ni interaction objective, mais un processus interactionnel (dialogal et polysubjectif) de construction d'un espace-temps actionnel par la dynamique vocale qui aboutit à la construction collaborative dans le cadre d'une co-psychologie multiple que l'on réduit en transitant d'un état de départ (la différence) à un état d'arrivée (la convergence) avec, en chemin, deux saisies, l'un précoce (la configuration 1, différentielle), l'autre tardive (la configuration 2, conférencielle). Ceci fait de l'alternance *aquí* / *acá* le vecteur vocal d'une *enaction polysubjective constructiviste* : elle permet à un couple dialogal de négocier la co-construction à plusieurs psychologies d'une mise en scène du rapport espace / temps / sujets comme terrain d'action(s) et de poser un constat de désaccord (*aquí*) ou d'accord (*acá*) fondant un diagnostic prévisionnel du devenir de la planification collaborative de l'action à inscrire dans le géocentre spatio-temporo-modal interlocutif, polysubjectif. Il ne s'agit pas simplement d'exprimer un point de vue, mais, pour le locuteur, d'aboutir à un diagnostic dont les deux, lui-même et l'autre, sont les bénéficiaires en tant que co-idéataires du processus vocal, et co-participants potentiels et associables, à l'action à planifier. On défend ici l'idée que la parole, loin d'être un acte d'expression, est un acte de cognition distribuée : un acte vocale de conduite de la co-idéation phénoménologique relative à une expérience partagée, matérielle (cas particulier du géocentre spatial, perceptuel et indexical par définition), discursive, et dans un « double contexte psychologique » (dialogisme). Tout le problème est de gérer conjointement la construction de la représentation scénique qui catalyse l'action et la réduction des spécificités psychologiques et phénoménologiques initiales relatives à l'expérience vécue ensemble et la construction co-enactive de cette représentation. Et donc, on montre par là même que l'analyse cognématique trouve dans les symboles sémiotiques vocaux externalisés pris pour modèles comportementaux par les « intersujets » les agents sensori-moteurs de la conduite de cette action cognitive distribuée sur l'environnement (phonie, graphie), les corps, les esprits et l'intersubjectivité.

La *Real Academia de la lengua de Yucatán* signale un développement pragmatique de *acá* caractéristique de cette démarche :

(9)

Real Academia de la Lengua de Yucatán:

En Yucatán tenemos algo así como la **contraproxémica**. Las frases que ocupamos sobre la distancia, en realidad no hablan de ella, sino de la empatía con el orador. Por ejemplo, si uno quiere llamar la atención de otra persona, en lugar de decirle "Oye", "Hey", "Por favor"... En Mérida se dice "Ven acá" lo cual no significa "ven acá" sino algo como "pon atención a lo siguiente" o "escucha esto" o "Corrobora lo que digo".

A veces en las conversaciones cotidianas se nos sale el "ven acá" cuando no queremos que nuestro interlocutor se acerque, sino para requerirle su atención hacia nuestro punto de vista. A los que no son yucatecos a veces les cuesta trabajo seguir una conversación porque cada vez que escuchan un "ven acá" se acercan al orador, así que si la plática es llevada por tres o cuatro, llega un momento en el cual piensa que todos se disputan su atención o que en realidad es innecesario que pidan que se acerque en cada intervención de cada locutor. Acaban mareados.

Por ello a veces resulta desconcertante que estando en la cantina con unas copas de más y con el compadre yucateco apoyado en nuestro hombro le escuchemos espetar "Ven acá". Cuando en realidad ya ni la etiqueta social ni las reglas de la física clásica permiten ese hecho.

¿Si me doy a entender? A ver, vengan acá...

Cet emploi de *acá* s'est démotivé en matière de deixis spatiale et s'est recentré sur la valeur opératoire de coordination poly-psychologique. Dans une étude à paraître dans les *Travaux du Cerlico* (2008) consacré à l'impératif, Corinne Filiu décrit précisément le même coulissement du spatial à l'inter-psychologique pour les emplois de *vamos* par des locutrices sur le marché de Valencia (étude de corpus oral enregistré).

Qui / qua en italien

Les grammaires descriptives se contentent de dire que *qua* désigne un *hic* plus étendu que *qui*. Notre système d'analyse est sur le principe le même que précédemment, mais dans le détail pragmatique on observe une différence importante : l'espagnol semble réserver le clivage *aquí / acá* à l'oralisation et au dialogisme direct, l'écrit préfère *aquí* et isolant le locuteur en tant que scripteur distancié du lecteur potentiel ; on constate également que l'alternance *aquí / acá* est fortement solidaire de l'environnement contextuel (type de verbe, complémentation, prosodie etc). En italien, on trouve très fréquemment dans des textes écrits des alternances *qui / qua* qui négocient le rapport scripteur / lecteur dans les termes posés pour *aquí / acá* pour la relation interlocutive immédiate :

(10)

Lunedì sera - sono finalmente arrivato qua a Bristol. (...)

Di fianco alla mia camera c'è quella di Vicky, ma non posso descriverla perché non l'ho mai vista, né Vicky né la camera, che è sempre chiusa a chiave (è l'unica, le altre camere non hanno le chiavi). Vicky, a detta di Sue, è una ragazza di famiglia benestante, ha il ragazzo qui a Bristol e i genitori - di origine italiana - in una cittadina a qualche chilometro da qui, per cui è molto poco spesso a casa.

Qua est anaphorique et pose Bristol comme géocentre partagé par le couple scripteur / lecteur, non pas en tant qu'espace matériel de co-existence spatiale, mais comme espace thématique ou topique de la conversation virtuelle, le récit fonctionnant sur un mode allocutif. Inversement, *qui* apparaît quand il s'agit de décrire le *ragazzo* en dévoilant des éléments de connaissance non partagée : valeur cataphorique de présentation, effet d'annonce et de découverte, et posture interlocutive oppositive (« c'est moi qui sais et je te l'apprends »). Pour

cette raison, *qua* précède souvent qui en cohésion discursive : le premier constitue le cadre ou fond de tableau, le support thématique relativement auquel un apport singularisé, un commentaire, va pouvoir être apporté par le scripteur au lecteur. Et par rapport à l'espagnol, l'alternance *qui / qua* joue plus librement en contexte, à compris en adposition adverbiale, et avec moins de contraintes de type *aktionsart* verbal ; seule compte la délimitation de la source du point de vue. Autre exemple, de fonctionnement similaire :

(11)

Io sono detenuto qua a Forlì da due anni e mi rimangono 10 mesi, sono della provincia di Bergamo, il carcere qua a Forlì a fronte di tanti altri carceri, è un carcere diciamo morbido, anche qui c'è il problema sovrappollamento, come in tutti i carceri ma qui le celle sono quasi tutte singole e ci lasciano il pomeriggio aperti fino alle 19:30. (...)

Io da qualche mese usufruisco di permessi premio e mi reco a Bergamo dalla mia famiglia. Qui frequento il 4° anno di ragioneria, da quasi due anni sono bibliotecario/scrivano volontario, alternativamente lavoro come cuoco e frequento il corso di pittura, ho anche partecipato ad una mostra di pittura alla fiera contemporanea d'arte di Forlì dove ho presenziato personalmente autorizzato dalla direttrice.

Qui poi sono un punto di riferimento per i miei compagni, li aiuto con istanze, lettere, ecc. ecc. Mi piace fare volontariato, il 26 novembre sono uscito a fare volontariato per i supermercati di Forlì per la raccolta alimentare "Banco Alimentare" con i volontari C.D.S.

6. Adverbes locatifs distaux: *lì / là* (italien), *allí / allá* (espagnol)

Avec les mêmes réserves que précédemment sur (a) la diversité des pragmatiques des microsystemes et des jeux d'alternances, (b) la possible polyglossie des sujets sur la question et (c) la coordination interlocutive de cette variation par l'acte de langage, on retrouve la même systématique chez les locuteurs pour qui on peut identifier une alternance sémantiquement pertinente. En espagnol, *alli* pose un ailleurs relatif au géocentre étroit *aquí* restreint au locuteur, et reporte la démarche d'opposition interlocutive sur cet exocentre. Dans l'exemple suivant, cette démarche est explicitement déterminée par le verbe *discrepo* :

(12)

Lo único donde discrepo es que no es ni de aquí ni de allí: para escribir en castellano faltaría la "ñ" y para escribir en catalán la "ç". Dejémoslo en "para todos". [a propos d'une publicité Coca-Cola avec des erreurs de graphie]

Corollairement, *allá* dérive de *acá* un exocentre élargi et inclusif, censé représenter un accord interlocutif des points de vue.

(13)

Quienes hoy son "los de acá", mañana serán "los de allá".

Il s'agit de football : les joueurs qui aujourd'hui sont dans *notre* équipe, demain seront parmi *nos* adversaires ; le supporter réalise des repérages qu'il présente comme ceux du groupe, allocutaire compris, et non les siens propres.

Ces emplois sont « cognémiquement harmoniques » (deux *i* ou deux *a*) en raison du positionnement du contraste relativement au même point de vue, oppositif (*i*) ou partagé (*a*). En dehors de ces cas il est habituel d'opposer *aquí* à *allá* : autant la forme non marquée du couple *aquí / acá* est la première (congruence du géocentre étroit à la figure du locuteur), autant celle du couple *allí / allá* est la seconde (congruence de l'exocentre distant à l'élargissement interlocutif), est *allí* est explicitement marqué (oppositivité du point de vue

locutif). **más allí* n'est pas attesté, *más allá* l'est : la comparaison des loci s'appuie sur un consensus interlocutif relatif au repère et est anaphorique et présupposante ; il serait incohérent, et opérationnellement discongruent et « inconvenant », de soumettre à l'allocutaire le dépassement cognitif (*mas*) d'un géocentre auquel il n'a pas été préalablement associé (*allí*). Enfin, la forme *ahí* indétermine l'opposition proximal / distal (*aquí / allí*), non pas en focalisant précisément un seuil, mais en indifférenciant la limite :

(14) [cours de salsa, commentaire d'une video]

Eso que ven ahí es salsa de academia, la verdadera salsa la tenemos dentro para bailar salsa. primero tienes k sentir la musica...

Ni "ici" ni "là" stricto sensu, mais dans l'espace décloisonné où coexistent le sujet et l'objet. Alors « pourquoi **ahá* » ? La question est illégitime si la diachronie n'a présenté aucune forme candidate à ce devenir ou si la contrainte morpho-phonologique l'a bloquée (gémiation et coup de glotte), mais il est intéressant de constater que la forme qui n'est pas soumise à l'analyseur interlocutif est celle de l'indifférenciation spatiale (voir également la relation au déictique *ese* avec ses corrélations espace / personne). Serait-il pertinent de porter des regards contrastés sur l'indifférenciation ? Ce système *aquí / acá, ahí, allí / allá* rappelle le système de la modalité en anglais, qui binarise en termes interlocutifs le champ du possible (*may / can*), celui du certain (*shall / will*), mais pas le champ intermédiaire de transition dynamique (*must*) : deux instantiations d'une même topologie cognitive, deux mises en scène de deux domaines de psychologie intersubjective par le même analyseur constructiviste ? Voir aussi la structure du mode indicatif français selon Guillaume, avec deux passés, un présent et deux futurs (dont le « conditionnel ») et la même concertation dialogique pour les époques non présentes, en contraste avec l'évidence immédiate du présent.

En italien, le contraste interlocutif organise également le contraste *lì / là*. Dans la citation (1), la jeune femme défend au moins quatre idées : (a) que la théorie de l'indifférenciation *i/a* est contre-intuitive dans son expérience langagière, (b) que si son expérience est à ce point singulière son idiolecte la caractérise en propre et par opposition à autrui (sa conclusion), (c) que l'espace ne motive pas le contraste (à deux reprises, au début du passage et avec l'anecdote du bel homme qui passe dans la rue – *là* ne devient pas *lì* quand il se rapproche) ; et (d) que l'alternance est réglée par le jeu des coalitions : au téléphone, *lì* associe la personne entendue en arrière plan dans un exocentre positionné comme un ailleurs relatif à la fille, mais pas à la mère, pour qui cette tierce personne est « ici » (usage signalé par Moretti 2005, p.185 : *Carlo è lì da te ?* qui remplacerait le *costí* toscan dans certaines autres variétés d'italien selon Magni 1988) ; l'important n'est pas l'espace en tant que tel, mais comme contrainte distribuant les conditions d'accès à la connaissance en fonction des positions occupées : la mère voit, la fille non. Inversement, pour l'exemple du joli garçon, la complicité entre amies sur le regard porté est totalement indépendante de la distance physique, vu qu'elles sont ensemble, se parlent, et apprécient la scène de concert. On laisse de côté deux questions, pourtant importantes, (a) le système ternaire propre au toscan avec *costí / costà* (également affecté par le contraste *i/a*) et sa « simplification » par les systèmes binaires, et (b) les faits de covariation verbe / adverbe : la préférence dans certaines variétés des formes en *i* après un verbe locatif et des formes en *a* avec un verbe de mouvement, selon le contraste stabilisation (*i*) / transition (*a*) déjà signalé pour *di* et *da*.

7. Ici et là en français

Le français n'a certes pas doublonné ses marqueurs proximal et distal, mais il les a réanalysés en vertu de la même opposition interlocutive. Il est en effet connu que le plus souvent on dit

« là » à autrui pour signifier « ici ». Une analyse un peu simpliste serait d'y voir une inversion déictique des centres de repérage par l'interlocution : par altruisme ou par empathie pédagogique, on guide l'autre vers le « ici » locutif ciblé en le lui présentant comme un « là » relatif à sa propre position. Ce n'est pas faux, mais les contextes montrent clairement qu'il s'agit en fait bien du contraste interlocutif précédemment décrit :

(15)

- *Je suis là !*

- *Où ça ?*

- *Ben, ici ! Dans le bureau !*

« là » implique que la localisation devait aller de soi pour les deux (configuration 2). Ce n'est pas le cas, donc le locuteur réamorçe la procédure, « reboote » le système, en présentant son géocentre et le mettant en attente d'accord allocutif (configuration 1).

Ici introduit un point de vue contrastif, voire polémique :

(16)

"Moi, je suis ici aux côtés d'un ami, d'un camarade et aussi à ses côtés parce qu'il fait partie de ceux qui entendent ce qu'est la voix de la jeunesse dans la famille socialiste et qui ressemble étrangement au-delà de la famille socialiste à ce qui peut se dire chez les jeunes", a précisé le président du MJS.

Ceci devient particulièrement flagrant avec les subordonnées infinitives finales introduites par *pour* ; face à la planification de l'action, *ici* fait du plan proposé le choix du locuteur (en amont de toute concertation, et donc en opposition, configuration 1) alors que *là* suppose un accord préalable, prévoit un agrément collaboratif (configuration 2), généralement en raison de faits de présupposition (l'autorité d'un juge, d'un politicien, d'un enseignant – le positionnement socio-culturel est alors le garant de la légitimité de la supputation) :

(17)

Moi je dis, il faut aimer tout le monde, on n'est pas sur cette terre pour s'engueuler, on n'est pas ici pour tuer, on n'est pas ici pour critiquer, on doit juste apprendre à vivre en communauté !

(18)

Un de mes collègues socialistes et moi-même avons fait part de nos commentaires. Ce qui a eu pour effet d'exaspérer l'adjoint aux finances et de déplaire à la majorité. Mme le maire, elle, est sortie de ses gonds pour tenter de nous faire sa coutumière leçon : "On n'est pas ici pour faire de la politique !" Ah bon ? C'est pour jouer aux billes en se faisant des risettes, peut-être ?

(19)

Moi, je suis là pour exécuter. Ce n'est pas à moi de dire si c'est une initiative positive ou pas.

(20)

UN DOSSIER VIDE

10 heures. Tribunal de Grande Instance de Paris. Changement de décor. La tension est palpable. Deux jeunes manifestantes, Julie et Sarah, sont jugées pour violence contre les forces de l'ordre. Quand la présidente du tribunal évoque les faits reprochés à Sarah, la voix n'est pas assurée vu le peu d'éléments apportés au dossier. «On n'est pas ici pour juger des opinions», rappelle-t-elle un peu hautaine. La jeune étudiante en histoire aurait «lancé contre huit CRS une canette en verre». La présidente l'interroge : «Vous persistez à dire que vous

n'avez rien lancé?» –«J'ai seulement brandi des slogans» –«Vous voulez dire que vous avez vociféré des slogans!» Irritée, l'avocate de Sarah prend la parole: «Il n'y a pas de faits dans ce dossier, et pourtant cette personne a fait une garde-à-vue, pour rien.» Dans le public, un jeune souffle: «Ils veulent juste casser le mouvement par la peur.» En colère contre des dizaines de procédures similaires, maître Thérel continue: «Je voudrais aussi signaler que la publicité des débats n'est pas respectée puisque vous ne laissez pas entrer tous les gens à l'intérieur de la salle.» Le public s'emporte. La présidente: «Dans une salle d'audience, on n'est pas là pour manifester!» La relaxe sera prononcée.

Cette alternance est parfois exploitée par jeu, sans rien perdre de sa finalité :

(21)

C'est pas tout ça, mais on n'est pas ici pour être là.

En tant que TZR, je ne suis pas là pour être ici.

On n'est pas là pour être ici : Dictionnaire absurde du rugby (Serge Simon)

On n'est pas là pour rester ici (centre de rétention administrative).

On n'est pas là pour vivre ici (travailleur clandestin).

Pour l'italien on observe une majorité de *qua* + infinitif, pas d'exemples croisés, et une minorité de *qui* + infinitif, dans des valeurs oppositives nettes :

(22)

Desideriamo ricordare che il sito non è una testata giornalistica, né un qualsiasi movimento di pensiero e/o sovversivo... non siamo qui per reclutare nessuno, ma per cercare di sensibilizzare l'attenzione di più esseri possibili su ciò che viene continuamente occultato dai giornali e dalle televisioni del sistema... .

En espagnol, une alternance *aquí / acá* qui peut être aréale, mais aussi des exemples croisés qui contrastent nettement les configurations 1 et 2 :

(23)

Estoy aquí para aprender, y espero me demuestren cuando fallo, ... pero quiero que sepan, que no estoy acá para joderle la vida a nadie.

(24)

sin embargo, no estoy acá para excusarme o dar grandes introducciones, sólo estoy aquí para narrarles (una aventura)

La négation révoque le point de vue prêté à l'autre, l'affirmation introduit en opposition une rectification de source exclusivement élocutive.

Conclusion

On propose donc que l'alternance *i/a* dans les langues étudiées et dans le cadre des microsystemes considérés est modélisable en termes de procédures sensori-motrices phonatoires vectorisant des procédures de construction du sens dans le cadre de l'idéation par l'acte de parole. Ceci s'inscrit dans le cadre d'une théorie générale de la parole comme système social de « tokens » phonatoires (comportements vocaux récurrents qui deviennent des « symboles » en tant que déclencheurs de réminiscences associatives) permettant la conduite par la phonation individuelle de l'idéation partagée (coordination des actions et des esprits), contrastée (contrepoint de l'expérience auditive commune aux expériences

individuelles diverses, y compris du langage lui-même), distribuée (implication des cerveaux, des corps et de l'environnement par perturbation sémiotique, avec rapports réciproques, boucles de rétroaction, inscription autopoïétique d'un savoir-faire individuel et social programmatique). Parler, ce n'est pas « s'exprimer » ni simplement « communiquer », mais (se/nous) faire penser, et constituer un *nous* agentif par cette opération même, sur de multiples échelles (interlocution, et communautés, via la récurrence orale et la stabilisation sémiotique écrite relayée par les symboles visuels de la phonation). Et les cognèmes sont des segments de ce protocole vocalo-sémantique, les plus petites unités de sub-action langagière identifiées à ce jour, avec leur rôle spécifique et leur place dans la combinatoire.

Pour *i/a* spécifiquement, l'invariant est un complexe sensori-moteur articulante par couplage trois niveaux liés à l'articulation (fermeture / ouverture), l'audition immédiate (les formants) et la réverbération harmonique par un environnement en chambre d'écho. Ce complexe hiérarchise un système de valeurs articulante en continu la construction de représentations de l'espace déictique et d'action, du temps psychologique en termes de mémoire et de savoir (établi ou à obtenir), et d'intersubjectivité, celle-ci étant la base empirique contraignante de l'acte langagier. Il s'ensuit une polyfonctionnalité de la parole : en même temps qu'on distribue vocalement le protocole d'idéogénèse, on positionne certaines opérations intermédiaires dans l'espace intersubjectif en affichant ce qu'on fait prendre en charge par qui – soi-même exclusivement, ou soi-même en incluant autrui. L'alternance *i/a* se joue sur le confinement dialogal, mais d'autres marqueurs prévoient l'inclusion de voix reconstruites, culturellement partagées, attribuées à des sources collectives, culturelles, anonymes, autres que celles des partenaires interlocutifs – ce en quoi il y a contact avec la polyphonie. L'italien et l'espagnol présente d'autres faits modélisables selon la cognématique (Bottineau 2007a) et tout reste à faire.

Toutefois, on ne prétend pas au réalisme cognitif universel du système d'interprétation proposé : il est reconstruit à partir de l'observation des manifestations sémiotiques stabilisées des actes de langages, et il est effectivement observé dans sa mise en œuvre chez des interlocuteurs non avertis ; mais il s'agit des manifestations d'un système dynamique que tout sujet doit interpréter (à la manière d'une partition) et former via son expérience personnelle et acquisitionnelle en milieu social et culturel, la faisant inévitablement varier. Le sujet élabore *son*, voire *ses* systèmes cognémiques à partir des manifestations symboliques extérieures acoustiques et orales par mise en corrélation à des affinités somato-cognitives et non directement par détermination somato-psychique directe, ce qui s'appelle « piloter aux instruments ». L'unité communautaire est partiellement préservée par la relative uniformité des « instruments », les sollicitations sémiotiques et les correspondances sémio-génétiques mises en contrepoint dans l'interface enactive ; et la diversité est motivée par celle de l'expérience qui vectorise l'acte d'interprétation constituant le système et l'individuation autopoïétique relative de cet acte. On évite ainsi l'erreur de croire que chaque individu résume l'entier de la sémiogénèse à son échelle dans son développement personnel ; on intègre l'approche externaliste qui projette dans l'environnement les symboles matériels dynamiques récurrents et stabilisés de la procédure cognitive individuelle et coordonnée de la concertation du sens, du savoir et de l'action *par l'action* ; on équilibre les déterminismes mécanistes et l'espace de liberté aléatoire et intentionnelle.

Pour cette raison, nous plaçons la contrainte de diversité et ses motivations pragmatiques au cœur du modèle, considérant que les interprétations de l'empirie sémiotique varient et se heurtent, donc cohabitent, donnant lieu à des faits de polyglossie et à l'émergence auto-organisée (sur le net entre notamment) d'une coordination métalinguistique populaire sur la question, illustrée par nos exemples ; une théorie du langage fondée sur l'expérience du vivant

est à ce prix. On tente ainsi d'aboutir à un modèle réaliste qui ne dénature pas par une schématisation caricaturale la complexité et le polyfacétisme des comportements observables.

Bibliographie

- Adamczewski, H. & Delmas, C. (1982), *Grammaire Linguistique de l'Anglais*, Colin, Paris.
- Arapu, D. (1988), « Eléments de symbolisme dans l'expression morphologique », *Bulletin de la société de linguistique de Paris*, LXXXIII (compte rendu de l'exposé de la séance du 12 décembre 1987).
- Austin, J.L. (1962), *How To Do Things With Words* (Oxford: Clarendon Press).
- Barou-Lachkar, F. (2005), *Cours particulier de grammaire italienne*, Ellipses.
- Bateson, G. (1979), *Mind and Nature, a necessary unity*, Bantam.
- Benveniste, E. (1939), « Nature du signe linguistique », *Acta Linguistica*, I, Copenhagen, reprinted in (1966) *Problèmes de linguistique générale*, I, Gallimard, 49-55.
- Bottineau, D. (2002), « Les cognèmes de l'anglais : principes théoriques », LOWE, R. (dir.), en collaboration avec PATTEE, J. et TREMBLAY, R., *Le système des parties du discours, Sémantique et syntaxe, Actes du IX^e colloque de l'Association internationale de psychomécanique du langage*, Les Presses de l'Université Laval, Québec, Canada, 423-437.
- Bottineau, D. (2003a), « Les cognèmes de l'anglais et autres langues », Ouattara, A. (éd.), *Parcours énonciatifs et parcours interprétatifs, Théories et applications, Actes du Colloque de Tromsø organisé par le Département de Français de l'Université, 26-28 octobre 2000*, Ophrys, Gap, France, 185-201.
- Bottineau, D. (2003b), « Iconicité, théorie du signe et typologie des langues », MONNERET, Ph. (dir.), *Cahiers de linguistique analogique, n° 1 – Juin 2003, Le mot comme signe et comme image : lieux et enjeux de l'iconicité linguistique*, Association Bourguignonne d'Etudes Linguistiques et Littéraires (ABELL), Dijon, 209-228.
- Bottineau, D. (2003c), « De la linguistique à la traductologie : remarques sur les suffixes *-y* et *-ous* et leurs traductions françaises », BALLARD, M. & ELKALADI, A., *Traductologie, linguistique et traduction*, Artois Presses Université, Arras, France, 73-82.
- Bottineau, D. (2004), « Le problème de la négation et sa solution dans la langue anglaise : le cognème N », DELMAS, C. & ROUX, L., *La contradiction en anglais, C.I.E.R.E.C. Travaux 116*, Publications de l'Université de Saint-Etienne, 27-53.
- Bottineau, D. (2005), « Prédication et interaction cognitive en basque », François, J. & Behr, I., *Les constituants prédicatifs et la diversité des langues, Mémoires de la Société de Linguistique, XIV*, Peeters, Louvain, 97-132.
- Bottineau, D. (2005), « Périphrases verbales et genèse de la prédication en langue anglaise », Le Querler, N. & Bat-Zeev Shyldkrot H. (dir.), *Les périphrases verbales, Lingvisticæ Investigationes Supplementa 25*, Benjamins, 475-495.
- Bottineau, D. (2006), « Le cognème <M>, marque linguistique de la présence de l'auteur dans les grammèmes anglais », BANKS, D. (éd.), *Les marqueurs linguistiques de la présence de l'auteur*, L'Harmattan, 143-164.
- Bottineau, D. (2007a), « The Cognemes of the Spanish Language: towards a Cognitive Modelization of the Submorphemic Units in the Grammatical Words of the Spanish Language », *The Public Journal of Semiotics*, vol. 1, no2, 50-74, <http://www.semiotics.ca/issues/pjos-1-2.pdf>
- Bottineau, D. (2007b), « Cet étrange étranger, l'allocutaire : l'exemple des relations unité / ensemble », Girard, G. (ed), *L'étrange / étranger*, Atelier linguistique de l'ALAES, 46e congrès de la SAES, Nantes, 12-14 mai 2006, C.I.E.R.E.C. Travaux, Publications de l'Université de Saint-Etienne.

- Bottineau, D. (2008a), « Language and enaction », Stewart, J., Gapenne, O. & Di Paolo, E. (eds), *Enaction: towards a new paradigm for cognitive science*, MIT, à paraître.
- Bottineau, D. (2008b), « La morphosyntaxe allocutive du sens grammatical », *Revue de Sémantique et Pragmatique* 19/20, 71-98.
- Bourguine, P. & Stewart, J. (2004), "Autopoiesis and Cognition", *Artificial Life* 10, 327-345.
- Cadiot, P. & Visetti, Y.-M. (2001), *Pour une théorie des formes en sémantiques, motifs, profils, thèmes*, PUF, Paris.
- Chastaing, M. (1958), « Le symbolisme des voyelles : signification des 'i' » I & II, *Journal de Psychologie*, 55, 403-23 & 461-81.
- Chastaing, M. (1960), « Audition colorée : une enquête », *Vie et langage*, 105, 631-7.
- Chastaing, M. (1961), « Des sons et des couleurs », *Vie et langage*, 112, 158-65.
- Chastaing, M. (1962), « La brillance des voyelles », *Archivum linguisticum*, 14, 1-13.
- Chastaing, M. (1964), « L'opposition des consonnes sourdes aux consonnes sonores et muettes : a-t-elle une valeur symbolique? », *Vie et langage*, 147, 367-70.
- Chastaing, M. (1965a), « Dernières recherches sur le symbolisme vocalique de la petitesse », *Revue philosophique*, 155, 141-56.
- Chevalier, J.-C. (1980), « Mot et sens du mot », Joly, A. & Hirtle, W. (eds), *Langage et psychomécanique du langage, Etudes dédiées à Roch Valin*, Presses de L'Université de Lille, Presses de L'Université Laval - Québec, 75-86.
- Chevalier, J.-C., Launay, M. et Molho, M. (1984), « La raison du signifiant », *Modèles Linguistiques*, 6/2, 12, 27-41.
- Chevalier, J.-C., Launay, M. et Molho, M. (1986), « Pour une linguistique du signifiant », *Actes des Colloques de Linguistique Hispanique 1*, 95-99.
- Cotte, P. et al., *Les théories de la grammaire anglaise en France*, Hachette, 1993.
- Coursil, J. (2000), *La fonction muette du langage*, Ibis Rouge Éditions, presses Universitaires Créoles, Guadeloupe.
- Culioli, A. ([1981] 1990), « Sur le concept de notion », *BULAG n°8*, repris dans *Pour une linguistique de l'énonciation, t.1 : Opérations et représentations*, Ophrys.
- Curat, H. (1991), *Morphologie verbale et référence temporelle en français moderne*, Droz, Genève.
- Danon-Boileau, L. (1983), « *This, that, which, what* et la construction de la référence », *Travaux du CIEREC XXXIX, Méthodes en linguistique anglaise*, Université de Saint-Etienne.
- Danon-Boileau, L. (1991), « De quelques préjugés relatifs à l'usage des notions de motivation et d'iconicité », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 79-87.
- Darbord, B. (1994), « Sur le contenu de la forme en *ra* en espagnol et en portugais », *Actes des Colloques de Linguistique Hispanique 5*, 313-323.
- Dardano, M. & Trifone, P. (1985/1999) *La lingua italiana*, Zanichelli.
- Dardano, M. & Trifone, P. (1995/1999) *Grammatica italiana, con nozioni di linguistica*, Zanichelli.
- Davis, J., Gorup, R. J. & Stern, N. (Eds) (2006), *Advances in Functional Linguistics, Columbia School beyond its origins*, Studies in Functional and Structural Linguistics 48, John Benjamins.
- Dennett, D.C. (1991), *Consciousness Explained*. Boston: Little, Brown and Co.
- Dessalles, J.-L. (2000), *Aux origines du langage - Une histoire naturelle de la parole*, Hermès, Paris.
- Diver, W. (1979), "Phonology as human behavior," in D. Aaronson and R. Rieber (eds.), *Psycholinguistic research: implications and applications*. Hillsdale, N.Y., Lawrence Erlbaum Assoc., 161-182.

- Douay, C. (2000), *Eléments pour une théorie de l'interlocution, Un autre regard sur la grammaire anglaise*, Presses Universitaires de Rennes.
- Duchet, J.-L. (1990), « Arbitraire et motivation dans le lexique et la morphologie de l'anglais », ROUX, L. (ed), *L'organisation du sens, domaine anglais, Recueil en l'honneur de Jean Lavédrine, Travaux du CIEREC*, LXVIII, 57-66.
- Edelman G. (1989), *The remembered present: a biological theory of consciousness*, Basic Books, New York.
- Engler, R. (1962), « Théorie et critique d'un principe saussurien. L'arbitraire du signe », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 19, 5-66.
- Engler, R. (1964), « Compléments à l'arbitraire », *Cahiers Ferdinand de Saussure*, 21, 25-32.
- Erard, Y., « De l'énonciation à l'enaction. L'inscription corporelle de la langue », *Cahiers de l'Institut de Linguistique et des Sciences du Langage*, n° 11, *Mélanges offerts en hommage à Mortéza Mahmoudian, tome I et II*.
- Feldman, J., & Narayanan, S. (2004). "Embodied meaning in a neural theory of language". *Brain and Language*, 89, 385-392.
- Firth, J.-R. (1930) *Speech*, London, Ernest Benn.
- Fischer, O., & Nänny, M. (eds.) (2001), *The Motivated Sign : Iconicity in Language and Literature 2*, Benjamins, 249-276.
- Fischer Jorgensen, E. (1978), « On the universal character of phonetic symbolism with special reference to vowels », *Studia linguistica*, 32, 80-90.
- Fónagy, I. (1983), *La vive voix, essai de psycho-phonétique*, Payot.
- Gallese, V., & Lakoff, G. (2005), The brain's concepts: the role of the sensory-motor system in conceptual knowledge. *Cognitive Neuropsychology*, 22 (3/4), 455-479.
- Gardiner, A. H. ([1932] 1951), *The Theory of Speech and Language*, Oxford, Clarendon Press.
- Gardner, H. (1985), *The mind's new science: a history of the cognitive revolution*. Basic Books, New York.
- Genette, G. (1976), *Mimologiques*, Seuil.
- Givon, T. (1994), "On the Co-evolution of Language, Cognition and Neurology". Paper for 10th meeting of Language Origins Society, Berkeley.
- Grammont, M. (1933), *Traité de phonétique*, Delagrave, 377-424.
- Guillaume, G. (1964), *Langage et science du langage*, Paris, Québec, Nizet/P. U. Laval.
- Heine, B. (1997). *Cognitive foundations of grammar*. New York: Oxford University Press.
- Jacob F. (1970), *La logique du vivant*, Gallimard, Paris.
- Jakobson, R. & Waugh, L. ([1979] 1980), *La charpente phonique du langage*, Minuit.
- Jespersen, O. ([1922] 1933), « Symbolic value of the vowel i », *Linguistica*, College Park, Maryland, 283-303.
- Keller, P.-H. (2006), *Le dialogue du corps et de l'esprit*, Odile Jacob, Paris.
- Kravchenko, A. V. (2004), "Essential properties of language from the point of view of autopoiesis", <http://cogprints.org/4008/01/PropertiesOfLanguage.pdf>
- Lakoff, G. & Johnson, M. (1999), *Philosophy In The Flesh: the Embodied Mind and its Challenge to Western Thought*, Basic Books.
- Langacker R.W. (1987), *Foundations of cognitive grammar*. Stanford University Press, Stanford.
- Larthomas, P. (1988), « Notes sur ça, ci et l'alternance *ila* en français », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Blanche-Benveniste, C., Chervel, A. & Gross, M., Publications de l'Université de Provence, 271-9.
- Lavie, R. (2003),

- Launay, M. (1987), « Signe, signifiant, signifié : leçons de Saussure et de Guillaume » in Chevalier, J.-C., Delport, M.-F. et Vich-Campos, M. (éds.) (1987), *Mélanges offerts à M. Molho. III : Linguistique* - Fontenay-aux-Roses, ENS, N° spécial de *Les Cahiers de Fontenay* (vol. 46-48), 139-159.
- Leroi-Gourhan A. (1964), *Le geste et la parole. I. Technique et langage. II. La mémoire et les rythmes*, Albin Michel, Paris.
- Lieberman, P. (1991), *Uniquely Human: The Evolution of Speech, Thought, and Selfless Behavior*. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Luquet, G. (1996a), "Un caso de motivación del signo lingüístico : oposición regular / irregular en la historia de los pretéritos indefinidos", in Alonso González, A. et alii (éds.) - *Actas del III Congreso Internacional de Historia de la Lengua Española* (Salamanca, 22-27 November 1993), Arco Libros, Madrid, 403-410.
- Luquet, G. (1996b) – "Arbitrariness and Non-Arbitrariness in the Historical Evolution of Language" in Tollis, F. (ed.), *The Psychomechanics of language and guillaumism = LynX* (Valence et Philadelphie), 5, 154-157.
- Luquet, G. (2004), *La teoría de los modos en la descripción del verbo español. Un nuevo planteamiento*, Madrid, Arco / Libros.
- Macchi, Y. (1986), « Du rôle du signifiant dans la genèse du sens énonciatif », *Langages*, 82, 67-82.
- Macchi, Y. (1991) « Halte aux manipulations sémiques : de la métaphore chimique en sémantique », *Modèles Linguistiques*, 13/1, 25 101-116.
- Magni, M. (1988), *I più comuni errori di italiano*, Editions De Vecchi, Paris.
- Maturana, H. (1978), "Biology of language: The epistemology of reality", in Miller, G., and E. Lenneberg (eds.), *Psychology and Biology of Language and Thought: Essays in Honor of Eric Lenneberg*, New York: Academic Press, 1978, 27-64.
- Maturana H.R. & Varela F.J. (1980). *Autopoiesis and cognition: the realization of the living*. Reidel, Dordrecht.
- Maturana H. & Varela F.J. (1987), *The Tree of Knowledge: the biological roots of human understanding*, Shambhala, Boston, London.
- McNeill, D. (2005), *Gesture and thought*, Chicago & London: University of Chicago Press.
- Molho, M. (1980), « Verbe et personne. De l'arbitraire du signe », *Cahiers de linguistique hispanique médiévale*, 5, 5-23.
- Molho, M. (1986), « Grammaire analogique, grammaire du signifiant », *Langages*, 82, *Le signifiant*, 41-51.
- Molho, M. (1988), « L'hypothèse du « formant » : sur la constitution du signifiant : esp. *un/lo* », *Grammaire et histoire de la grammaire, Hommage à la mémoire de Jean Stéfanini*, recueil d'études rassemblées par Blanche-Benveniste, C., Chervel, A. & Gross, M., Publications de l'Université de Provence, 291-303.
- Moretti, G. B. (2005/2008), *L'italiano come prima o seconda lingua nelle sue varietà scritte e parlate, volume I. forme – strutture – usi*, Guerra Edizioni, Perugia.
- Newman, S. S. (1933), « Further Experiments in Phonetic Symbolism », *American Journal of Psychology*, 45, 53-75.
- Nobile, L. (2003), "L'origine fonosimbolica del valore linguistico nel vocalismo dell'italiano standard", in *Rivista di Filologia Cognitiva*, Roma.
- Nobile, L. (2008), "Sémantique et phonologie du système des personnes en italien : un cas d'iconicité diagrammatique ?", in Louis Begioni et Giancarlo Gerlini (éds.), *Sémantique et lexicologie des langues d'Europe*, Actes du colloque des 22-23 octobre 2007, Université de Lille 3 "Charles de Gaulle" (à paraître).
- Oudeyer, P.-Y. (2006), *Self-organization in the evolution of speech*, Oxford.

- Peirce, C. S. [1894] "What is a Sign", In: Houser; Kloesel (eds). *The Essential Peirce. Selected Philosophical Writings*. Vol 2. (1893-1913), Indiana University Press.
- Philps, D. (2003), « L'invariance sub-lexicale et le marqueur », *Anglophonia / Sigma 14*, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail : 177-193.
- Pitré, G. & Wentrup, C. F. (1995), *Grammatica siciliana del dialetto e delle parlate*, Flaccovio Editore, Palermo.
- Reid, W., Otheguy, R. & Stern, N. (eds) (2002), *Signal, Meaning, and Message, Perspectives on sign-based linguistics*, John Benjamins.
- Robert, S. (éd.). (2003), *Perspectives synchroniques sur la grammaticalisation*, Peeters, Louvain-Paris.
- Robert, S. & Chapouthier, G. (2006), "The Mosaic of Language", *Marges linguistiques – Issue N°11, May 2006 - M.L.M.S. Publisher*, 160-166. <http://www.marges-linguistiques.com> - 13250 Saint-Chamas (France)
- Salzen, E. A. (2006), "From Calls to Words : How ethology can bridge the divide", *Marges linguistiques - Numéro 11, Mai 2006 - M.L.M.S. éditeur*, 200-217, <http://www.marges-linguistiques.com> - 13250 Saint-Chamas (France)
- Shanon, B. (1993), *The Representational and The Presentational: An essay on cognition and the study of mind*. London: Harvester-Wheatsheaf.
- Stewart, J. (1996). "Cognition = Life : Implications for higher-level cognition." *Behavioural Processes* 35: 311-326.
- Studdert-Kennedy, M., & Goldstein L. (2003). Launching language: the gestural origin of discrete infinity. In M. H. Christiansen & S. Kirby (Eds.), *Language evolution* (pp. 235-254). Oxford: Oxford University Press.
- Talmy, L. (2000), *Toward a Cognitive Semantics, volumes I and II*, MIT Press.
- Tobin, Y. (1993), *Aspect in the English Verb*, Longman.
- Tobin, Y. (1997), *Phonology as human behavior: Theoretical implications and clinical applications*. Durham & London: Duke University Press.
- Tollis, F. (1998a), « À propos de la prétendue "négativité" de algún » in *Estudios en honor del Profesor Josse de Kock*, Leuven University Press, 519-528.
- Tollis, F. (1998b), « Le couplage analytique des morphèmes en /un/- et en -/l/-, vu de l'espagnol » in Leeman, Danielle, Boone, Annie et alii, *Du percevoir au dire. Hommage à André Joly*, L'Harmattan, Paris :, 132-145.
- Toussaint, M., (1983), *Contre l'arbitraire du signe*, Paris, Didier.
- Varela F., Thompson E. & Rosch E. (1993). *The Embodied Mind: Cognitive Science and Human Experience*. MIT Press, Cambridge.
- Viel, M. (1993), « L'opposition i-æ en anglais : ordre des voyelles, ordre des mots, iconicité », *L'ordre des mots II - Domaine anglais, CIEREC, Travaux LXXXI*, 181-193, Saint-Etienne.
- Vygotsky L.S. (1962), *Thought and Language*. E.Kaufmann & G.Vakar, eds & trans., MIT Press, Cambridge.
- Waugh, L. (1993), « Lexique : iconicité diagrammatique », *Faits de langues, 1, Motivation et iconicité*, PUF, 227-34.
- Whorf, B. Lee. (1956), *Language, thought, and reality: selected writings of Benjamin Lee Whorf.*, Ed. J.B. Carroll, MIT Press, Cambridge.
- Wilson, M. (2002), "Six views of embodied cognition". *Psychological Bulletin and Review*, 9(4), 625-636.
- Ziemke, T. (2002), "What's that thing called embodiment?" in *Proceedings of the 25th Annual Meeting of the Cognitive Science Society*, Lawrence Erlbaum, 1305-1310.

